

HISTOIRE DE FOUS.

Conte comique

*Pour Napoléon I^o, pour Hitler, Staline et Mao,
et pour leur nombreuse progéniture*

Moi, j'aime bien aller voir les fous. Surtout le dimanche, ils sont plus calmes. Mais j'y vais aussi les jours de semaine. C'est un passe-temps. C'est peut-être même devenu une passion, un vice. Il faut dire que c'est facile pour moi depuis que je suis au « Grand Hôtel ». Il est entouré d'un immense parc immense. Que l'on parte dans n'importe quelle direction, on arrive toujours à une grille, très haute, avec des extrémités pointues. Derrière la grille, il y a les fous. Je me cache derrière un arbre pour mieux les observer. Parce que les fous, ils n'aiment pas qu'on les regarde. Au début, je ne savais pas. Je me plantais devant la grille, je les regardais et je rigolais. Mais eux, ils me jetaient des pierres en criant, comme des singes. Ça peut être très dangereux, un fou avec une pierre. Dangereux, oui. C'est pourquoi, moi, je me cache derrière un arbre pour qu'ils ne me voient pas. Mais ce matin, il m'est venu une drôle d'idée drôle. J'ai vu deux petits fous, enfin, je veux dire des enfants fous, qui s'approchaient de la grille. Alors...

Alors, je suis sorti de ma cachette en hurlant et en agitant les bras et les jambes. Les deux petits fous ont détalé en criant plus fort que moi. Ils braillaient quelque chose comme : « MMMManananan ! PPPPaaaa ! ». C'était très amusant, pour moi. Très amusant, oui. Et puis, ça me rassurait : si je fais peur aux enfants fous, peut-être que je ferai peur aux parents fous. Au lieu de me lancer des pierres, peut-être qu'ils s'enfuiront, eux aussi, en criant : « MMMManananan ! PPPPaaaa ! ». Ça aussi, ça sera très amusant, non ? Alors, j'ai disparu derrière mon arbre. J'ai attendu, attendu, attendu, attendu, attendu, attendu, attendu, attendu, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, plus que ça encore, et personne n'est revenu. J'étais triste. Triste, oui, j'étais. Je suis rentré au « Grand Hôtel ». Je ne pouvais même pas raconter mon aventure aux autres pensionnaires. On nous a interdit d'aller voir les fous. Alors...

Alors, j'ai un grand projet grand : je vais suivre la grille, tout le long, le long, le long, le long, le long, le long, le long, le long, le long, et je finirai bien par retrouver les fous. Demain, c'est demain que je ferai ça. Je suis demain. Je pars sans dire à personne où je vais. On nous a interdit d'aller voir les fous. Alors, je m'en vais sans rien dire à personne. Car on nous a interdit d'aller voir les fous. Mais moi, j'aime bien aller voir les fous. Alors, je vais les voir sans rien dire à personne. Maintenant, je suis arrivé devant la grille, et il n'y a pas de fou. Je marche le long de la haute grille haute, je marche, je marche, je marche, je marche, je marche, je marche, je marche, plus longtemps que ça encore. Mais je ne vois pas de fou. Alors, je marche, je marche, je marche...Et, tout à coup, je vois un trou dans la grille, un trou où je pourrai me glisser. Mon cœur bat très fort. Et si j'allais de l'autre côté de la grille, dans le pays des fous ? Ce serait risqué, hein ? Risqué, ce serait, oui. Mais moi, j'aime bien aller voir les fous. Alors...

Alors, j'y vais. Ça y est ! Je suis chez les fous. Je m'éloigne vite de la grille. Mais avant, j'attache mon mouchoir à l'endroit du trou pour pouvoir le retrouver. Je ne suis pas fou, hein ? Pas fou, hein, je suis ? Maintenant, je me promène sur une allée toute droite. C'est fou ce que le parc côté fou ressemble au parc côté nous. Si je ne savais pas que j'étais chez les fous, je croirais être chez nous. Mais je sais que je suis chez les fous. Alors...

Alors, je vois venir un fou qui arrive sur moi en courant. J'ai peur. Qu'est-ce qu'il va me faire ? Il n'a pas de pierre. Et puis, il ne me regarde même pas... Non, il ne me fait rien. Il souffle très fort. Il est tout rouge. Ses deux bras repliés se balancent alternativement le long de son corps. C'est comme moi, quand j'étais enfant et que je jouais à faire la locomotive. Il est quand même bien vieux pour jouer à la locomotive ! Mais c'est vrai qu'il est fou. Fou, oui, il l'est. Et quand il passe juste à côté de moi, il mâchonne : « Bjour ! ». Je suis surpris. Surpris, je suis. Chez nous, au « Grand Hôtel », quand nous nous rencontrons, nous, les pensionnaires, nous nous arrêtons, nous nous saluons en souriant : « Bonjour, cher monsieur, ou chère madame. Comment va votre santé va ? Avez-vous bien dormi ? Et comment vont les affaires vont ? ». Et d'autres balivernes qui servent à entretenir l'amitié. On ne se sépare pas avant un bon quart d'heure. Autrement, on serait classé dans la catégorie des discourtois. Alors...

Alors, l'autre fou qui me crache son « Bjour ! » comme si c'était de la bouillie, et en continuant à courir... Vraiment, ce n'est pas en son honneur ! Mais passons. En voilà un autre. Non, c'est une autre. C'est une folle. Elle est montée sur un cheval. Je sais ce que c'est qu'un cheval. J'en ai vu un sur une image. Mais il n'y en a pas dans notre parc. On nous a dit que c'était trop dangereux pour nous, de faire du cheval. Oh, oui ! Dangereux, ce serait ! La folle n'a pas l'air de le savoir. Elle brinqueballe sur son canasson, avec un air, faut voir ! Elle ne me voit même pas tellement elle est glorieuse de cahoter là-haut. Alors, moi, pour me venger, je donne une grosse claque sur la fesse du cheval. Il part au galop. Et l'autre folle qui crie. Et moi qui ris aux larmes,

aux larmes, aux larmes, aux larmes que je pleure. Je pleure, oui, des larmes, mais pas des larmes de sang, rassurez-vous. Pour pleurer des larmes de sang, il faudrait que je me crève les yeux. Et je n'en ai pas envie. Du moins, pas pour l'instant. Alors...

Alors, moi, je continue ma petite promenade chez les fous. Rien à dire : c'est instructif. Après une bonne demi-heure de déambulation, j'aperçois au loin une famille de fous, le père, la mère et deux enfants. Je crois bien reconnaître les deux petits fous à qui j'avais fait peur, près de la grille. Par précaution, je ne m'avance pas. Et même, je me dissimule derrière un gros chêne pour mieux les observer. Les enfants fous se disputent, se disputent beaucoup, les enfants fous. Et tout à coup, les coups pleuvent. Le plus petit fou se met à brailler. Mais les parents ne lui prêtent aucune attention. Ils sont trop occupés, eux aussi, à se chamailler. J'entends des morceaux de phrases : « Oui, ben, ta mère... Quoi, ma mère ? Qu'est-ce qu'elle t'a encore fait ma mère ? ». Je crois comprendre que la mère des fous, quel que soit leur âge, est un sujet de dispute. Mais les braillements du petit fou atteignent un tel degré que les parents sont bien obligés d'abandonner le sujet si intéressant de la mère. Ils se penchent vers leur enfant qui renifle son chagrin en désignant son frère. Alors...

Alors, tout s'accélère. Le père gifle le coupable qui se met à pousser d'horribles cris horribles. La mère, tout en consolant la victime, hurle à son mari qu'il ne devrait pas frapper si fort. Il lui répond qu'elle devrait aller se faire voir je ne sais où. Le groupe s'éloigne. J'entends encore, assourdies, des vociférations où il est toujours question de la mère. Puis, plus rien. Vraiment, au « Grand Hôtel », ils ont raison de nous mettre en garde contre les fous. C'est vrai que ce ne sont pas des raisonnables êtres raisonnables. Leur comportement me paraît de plus en plus incompréhensible et critiquable. Je ne suis pas mécontent d'être venu constater de visu que ce qu'on nous racontait était exact. Cependant, il faut continuer plus loin. Jusqu'à présent, j'ai vu quelques exemplaires de fous. Pour en avoir une juste idée juste, des fous, je dois pouvoir en observer un grand nombre grand. Une foule. Une multitude. Une cohue. Une assistance. Une affluence. Un rassemblement. Mais où trouver cela ? Alors...

Alors, j'avance droit devant moi. Je verrai bien où cela me conduira. Ça y est : je suis sorti de la forêt. Je suis au bord d'une route, une grosse route grosse, où plein plein plein plein plein plein plein plein plein de voitures foncent à des vitesses incommenparables. Je sais ce que c'est qu'une voiture. Au « Grand Hôtel », il y en a deux qui viennent : une très grosse qui apporte tout ce qu'on nous donne à manger. C'est normal qu'elle soit grosse, la voiture qui apporte tout ce qu'on nous donne à manger, parce qu'on est nombreux, nous, les pensionnaires ; et puis, on mange beaucoup. C'est ce que nous répète monsieur le Directeur. Tiens, à propos, ça tombe bien que je parle du Directeur ! La deuxième voiture, c'est la sienne, au Directeur. Elle est plus petite, mais elle est plus belle que celle qui nous apporte tout ce qu'on nous donne à manger.

C'est normal. Oui, normal c'est. Parce que le Directeur, il est moins gros que tout ce qu'on nous donne à manger, mais c'est lui le plus riche, alors...

Alors, j'ai réussi à traverser la grosse route grosse. J'ai couru, et les fous qui sont dans les voitures, ils n'ont pas réussi à m'écraser ! Je suis malin, moi : j'ai couru, et ils ne m'ont pas eu. J'ai entendu des drôles de bruits, des crissements et des gros « boums ». Peut-être que les fous s'amuse à se rentrer dedans... Mais je ne me suis pas retourné pour regarder. Je ne suis pas fou, hein ? Je ne veux pas qu'ils me rattrapent. Je cours. Je cours. Je cours. Je cours. Je cours. Je cours. Je cours. Je cours. Je m'arrête. Devant moi, je vois une grande cour grande, avec beaucoup de voitures dedans : dix, cinquante, mille, cinq cent mille, trois milliards, je ne sais pas, mais elles sont beaucoup. Des fous sortent des voitures et se précipitent vers une grande maison toute plate et toute moche en poussant devant eux des espèces de chariots. Ils vont vite. Les petits fous sautent en criant autour des chariots ; les plus jeunes grimpent dedans. Les parents leur crient après. Tous, ils disparaissent dans l'entrée. Mais d'autres fous sortent avec leurs chariots pleins de boîtes de toutes les couleurs. Eux aussi, ils courent, mais vers les voitures. Ils en ouvrent une, au hasard, et ils y mettent les boîtes de toutes les couleurs. Un petit fou se met à hurler. La femme qui est avec lui et qui doit être sa mère ouvre une boîte et lui donne ce qui me semble être un gâteau. Ça me fait penser que je n'ai rien mangé depuis ce matin. J'ai faim. Ça doit être l'heure du goûter, comme au « Grand Hôtel ». Alors...

Alors, j'escalade le talus et je descends dans la cour où il y a plein de voitures. Je vais voir la dame aux gâteaux, et je lui prends sa boîte pour me servir. Elle pousse un aigu cri aigu qui me perce les oreilles. Et puis, un fou fonce sur moi, les poings en avant. Je ne comprends rien à ses hurlements. Le petit fou me donne des coups de pied dans les jambes en beuglant encore plus fort que ses parents. J'ai compris : ils piquent encore une crise. Et les fous en crise, c'est mauvais ! Oui, mauvais, ils sont, en crise ! Alors...

Alors, je détale, je décampe, je file, je galope, je me dépêche, je me hâte, je vole. Ils m'ont suivi un moment en me lançant des pierres. Ça sifflait à mes oreilles. Mais je suis malin : je courais en zigzag ! Et puis, ils en ont eu assez. Ils sont repartis, et j'ai pu m'arrêter un peu. J'étais essoufflé. Je suis essoufflé. Mais il faut rentrer au « Grand Hôtel ». Je vais me faire gronder par le Directeur. Mais tant pis ! Je ne regrette pas d'être venu chez les fous. C'était vraiment amusant de les voir ! C'est vrai qu'ils ont des drôles de réactions. Ils ne sont pas comme nous. Et ils peuvent être dangereux. C'est vrai qu'ils ont des drôles de réactions. Ils ne sont pas comme nous. C'est pour ça qu'il faut que je rentre. Je rentre. Je retrouve le trou dans la grille. J'enlève le mouchoir. Ouf ! je suis maintenant dans notre parc. Il est plus beau que celui des fous. Et voilà le « Grand Hôtel » ! Je suis chez moi. Il faut que je me dépêche. C'est l'heure du dîner. Et j'ai faim. Alors...

Alors, c'est vraiment bien, le « Grand Hôtel ». La seule chose qui m'embête, c'est qu'on

nous enferme la nuit. Mais c'est peut-être pour nous protéger, nous protéger des fous.